



## La fin de la prostitution urbaine ?

Lilian Mathieu

### ► To cite this version:

Lilian Mathieu. La fin de la prostitution urbaine ? . La prostitution urbaine du Moyen Âge à nos jours, Nov 2014, Toulouse, France. halshs-01326656

**HAL Id: halshs-01326656**

**<https://shs.hal.science/halshs-01326656>**

Submitted on 4 Jun 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**Lilian Mathieu**  
 Centre Max Weber  
 CNRS-ENS de Lyon

## **La fin de la prostitution urbaine ?**

*Colloque « La prostitution urbaine du Moyen Âge à nos jours »  
 Toulouse, 19 novembre 2014*

Je ne sais pas exactement quelle était l'intention des organisatrices de cette journée lorsqu'elles ont décidé de faire mention de la qualité *urbaine* des diverses expressions historiques de la prostitution mais on pourrait éventuellement leur objecter le caractère superflu de cette mention : que ce soit dans les imaginaires ou dans les pratiques, la prostitution est de toute évidence, et de très longue date, une activité qui s'exerce dans le cadre de la ville. Cette dimension urbaine doit bien sûr être spécifiée et problématisée, et je suis assuré que les communications que nous allons entendre vont chacune le faire à leur manière. Ce sont certains quartiers et certains espaces urbains qui, de manière privilégiée, accueillent ou sont réputés accueillir l'offre de prestations sexuelles payantes. Le développement de la prostitution accompagne les dynamiques urbaines ; elle s'installe à certains carrefours et s'expose sur certains axes de passage ; elle suit les logiques de cantonnement ou de circulation de populations particulières dans la ville ; elle signale les fluctuations de valeur matérielle ou symbolique des quartiers qui l'accueillent ou dont elle est exclue, etc.

La place de la prostitution dans la ville n'est pas seulement une question de géographie ou de sociologie urbaine ; elle a aussi à voir avec tout un imaginaire, au travers de formules puissamment évocatrices telles que « quartier mal famé », « rue chaude », « quartier réservé », etc. On peut être tenté ici de citer Baudelaire, à la fois fin observateur des transformations parisiennes du milieu du XIX<sup>e</sup> siècle et consommateur de services sexuels féminins. On se rappelle par exemple que son épilogue au *Spleen de Paris* associe comme consubstantiellement ville et prostitution :

« Le cœur content, je suis monté sur la montagne  
 D'où l'on peut contempler la ville en son ampleur,  
 Hôpital, lupanar, purgatoire, enfer, bagné (...)  
 Je voulais m'enivrer de l'énorme catin  
 Dont le charme infernal me rajeunit sans cesse (...)  
 Je t'aime ô capitale infâme ! Courtisanes  
 Et bandits, tels souvent vous offrez des plaisirs  
 Que ne comprennent pas les vulgaires profanes. »

C'est cette évidence du lien entre l'activité prostitutionnelle et son cadre urbain que je voudrais interroger dans ce bref exposé liminaire. Il ne s'agira bien sûr que d'une esquisse : à la fois le temps mais surtout l'incompétence m'interdisent d'aller plus loin que la formulation de quelques constats et suggestions. Je ne suis pas historien et, même si je suis un lecteur attentif des travaux historiques sur la prostitution, je ne peux que proposer une mise en perspective qui apparaîtra certainement superficielle aux vrais historiens. Par contre, je suis sociologue et c'est en regard des évolutions les plus contemporaines de la prostitution que je vais surtout mener cette interrogation de la citadinité de la sexualité vénale. À ce titre, le fait que nous nous retrouvions aujourd'hui à Toulouse n'est pour moi pas du tout anodin quand on se rappelle qu'une des premières initiatives de la nouvelle municipalité a été, en juillet dernier, l'adoption d'un arrêté qui interdit le racolage dans un certain nombre de quartiers de la pourtant dite « ville rose ».

Interroger le caractère urbain de la prostitution passe notamment par l'évocation de ce qui en est l'inverse, à savoir la prostitution rurale. L'implicite que la prostitution est essentiellement urbaine a pour corolaire l'idée tout aussi implicite qu'elle est pratiquement absente du cadre rural. D'où par exemple les références au fait que les ruraux profiteraient de leurs occasions de venir en ville pour rendre visite aux prostituées — représentation d'autant plus influente que s'impose l'idée que le célibat marquerait désormais la condition de l'homme paysan<sup>1</sup>. L'enjeu pour moi n'est pas de contester cet implicite ; il est clairement établi que la prostitution est de longue date une activité principalement urbaine. Mais le faire passer à l'explicite peut aussi avoir quelques vertus du point de vue de la connaissance. Cela amène par exemple à interroger les sources à disposition de l'historien. La gestion politique et économique des villes produit sans doute davantage de données que celle des zones moins densément peuplées et moins étroitement contrôlées. L'hypothèse d'une sous-estimation de la prostitution rurale pourrait ainsi s'appuyer sur la faiblesse des sources accessibles.

Cela amène également à interroger les représentations sociales du recours à la prostitution, et les fluctuations historiques de leur stigmatisation. La ville a l'avantage de présenter des garanties d'anonymat pour les conduites sexuelles réprouvées. Plus le recours à la prostitution est stigmatisé voire criminalisé, plus il a besoin de ruelles sombres et d'établissements discrets pour être possible ; les fortes interconnaissance et intégration sociales propres aux petites communautés rurales présentent à l'inverse de trop grands risques pour les individus déviants. De ce point de vue, le dialogue avec les historiens de l'homosexualité ne peut qu'être fructueux, et une similarité de stigmatisation et de répression contribue à expliquer que les deux dimensions prostitutionnelles et homosexuelles ont fréquemment été associées dans la définition des quartiers interlopes.

Je vais dans la suite de mon exposé m'appuyer sur plusieurs acquis de la recherche historique — en me limitant à quelques travaux de référence — pour interroger cette dimension urbaine (et par contraste rurale) de la prostitution,

---

<sup>1</sup> Cf. Pierre Bourdieu, *Le Bal des célibataires. Crise de la société paysanne en Béarn*, Paris, Seuil, 2002.

cela surtout afin de contextualiser ce qui me semble une évolution significative qui marque la période contemporaine, à savoir que cette activité essentiellement urbaine qu'est la prostitution tend de manière relativement inédite à devenir une activité rurale. Comme vous vous en doutez, la stigmatisation et la répression de la prostitution jouent une nouvelle fois un rôle décisif dans ce processus.

Pour commencer, les travaux de Jacques Rossiaud apportent de riches éléments sur la prostitution médiévale, non seulement en France mais dans l'Europe entière. Rossiaud est en outre un des rares historiens à interroger la spécificité urbaine de la prostitution qu'il étudie. Dans *La Prostitution médiévale*, publié en 1988, il met immédiatement en garde : « Gardons-nous de faire de la ville le seul lieu favorable au développement des amours vénales. La documentation urbaine nous fait apparaître, au hasard de quelques allusions fugitives, une prostitution rurale florissante »<sup>2</sup>. La formulation est intéressante car elle pointe ce que j'évoquais à l'instant, à savoir l'état d'une documentation relativement riche pour les zones urbaines mais fragmentaire pour les campagnes.

Ce que dit Rossiaud de cette prostitution rurale est néanmoins révélateur. Il signale ainsi que « dans les granges isolées, les manouvriers ou fachiers vivant en commun entretenaient, parfois pour quelques jours ou quelques semaines, une putain qu'ils se partageaient »<sup>3</sup>. Mais il s'agit moins d'une prostitution d'implantation proprement champêtre que d'une prostitution nomade qui s'exerce à mesure qu'elle traverse les campagnes : « Hors même des grands déferlements de pauvreté qui multipliaient sur tous les chemins le nombre des femmes offertes, des filles vagabondes allaient, avec ou sans leurs ruffians, de village en village, renforçant ici ou là le petit groupe de filles "communes à beaucoup" »<sup>4</sup>. Le recours à des mercenaires du sexe ne marque pas tant la condition paysanne que la condition itinérante, spécialement celle des marchands voyageant de foire en foire qui, outre leurs arrêts dans les maisons bordant les voies navigables (et dites pour cela bordelières), « engageaient des femmes sur les grèves et s'ébattaient avec elles aux étapes »<sup>5</sup>. Et, de fait, les jours de marché ou de foire apparaissent comme des moments privilégiés pour une activité prostitutionnelle ainsi marquée par une forme de régularité temporelle. Plus globalement, les rapports entre ville et campagne ne sont pas d'opposition mais d'interdépendance : « Se prostituer "tant aux champs qu'en ville" témoigne de la respiration urbaine et de l'alternance des mouvements de la main d'œuvre flottante : pendant les semaines de moissons et de vendanges, gagne-deniers, hommes ou femmes, se dispersent dans les campagnes alentour. L'automne les ramène vers la ville, ses chantiers, ses aumônes »<sup>6</sup>.

L'activité prostitutionnelle apparaît marquée du sceau de la mobilité : la plupart des prostituées sont étrangères à la ville où elles exercent et en changent

<sup>2</sup> Jacques Rossiaud, *La Prostitution médiévale*, Paris, Flammarion, 1988, p. 20.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*

<sup>5</sup> *Ibid.*

<sup>6</sup> Jacques Rossiaud, *Amours vénales. La Prostitution en Occident XII<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle*, Paris, Aubier, 2010, p. 103.

fréquemment. Contraintes économiques et crainte de la stigmatisation (on préfère exercer loin de ses proches une activité réprouvée) contribuent sans doute à expliquer cette propension à la mobilité et l'association étroite entre vagabondage et prostitution qu'institutionnaliseront ultérieurement certaines politiques spécifiques<sup>7</sup>. Rossiaud indique à ce propos que, considérées comme libres mais aussi comme asociales, les prostituées « transgressent le commandement imposé aux femmes : la sédentarité ; errantes, elles sont comparables aux bannis ; leur mode de vie (...) s'apparente à celui d'une condamnée, abandonnée (comme les louves) à l'univers de la solitude, des ruptures, et du vagabondage »<sup>8</sup>.

La situation de la prostitution dans la ville médiévale n'est pas moins intéressante. Une politique de contention a ainsi été de mise au XIII<sup>e</sup> siècle afin de maintenir cette activité indigne aux confins des cités : « La politique la plus communément suivie (...) est de maintenir filles et maisons suspectes dans les faubourgs et au besoin de les y rejeter »<sup>9</sup>. Rossiaud cite notamment le cas de Toulouse qui a adopté une telle politique en 1201 — je n'ai pas dit pour autant que l'actuelle municipalité est moyenâgeuse. Ces mesures d'« assainissement » des bons quartiers par cantonnement de la prostitution dans des zones de relégation (à proximité de la maison du bourreau ou de la juiverie) rencontrent cependant leurs limites, à mesure précisément que s'étendent les limites des villes : ce qui n'était qu'un faubourg devient progressivement partie intégrante de la cité en expansion. Surtout, l'impossibilité de faire de la prostitution une activité résiduelle oblige à reconnaître son importance économique et sociale, et favorise des politiques qui visent à l'intégrer pour mieux la contrôler. La solution adoptée par nombre de villes européennes à compter du XIV<sup>e</sup> siècle est l'ouverture d'un établissement spécifique géré par la municipalité, le *prostibulum publicum*. Par suite, la prostitution « s'affirme comme une fonction du centre urbain » et si, marquant déjà l'échec de sa gestion publique, « dans de nombreuses cités (...) la grande maison (ou la rue chaude) municipale demeure en des endroits reculés et discrets, c'est le plus souvent parce que les établissements de la prostitution tolérée prospèrent paisiblement dans les quartiers centraux »<sup>10</sup>. D'où, aussi, le développement d'un imaginaire de la ville comme havre du vice et de la corruption, et l'image récurrente de la Babylone « grouillante de promiscuités abjectes »<sup>11</sup>.

Lui aussi dépendant de ses sources — en l'occurrence policières —, l'ouvrage d'Erica-Marie Benabou sur la prostitution du XVIII<sup>e</sup> siècle est centré sur Paris et n'en évoque pas les éventuelles expressions rurales — si ce n'est, incidemment, à propos des dégâts sur les récoltes qu'occasionnent les prostituées

---

<sup>7</sup> Ainsi la loi du 27 mars 1885 désignait-elle le proxénétisme sous le terme de « vagabondage spécial ». À la même époque, dans d'autres pays et notamment en Scandinavie, les dispositions relatives à la prostitution prenaient place dans des législations sur le vagabondage.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 273.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 137.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 130.

qui réalisent leurs passes dans les champs de seigle ou de luzerne des environs immédiats de la cité<sup>12</sup>. Le constat d'une prostitution essentiellement citadine — et exercée par une majorité de provinciales migrantes — n'empêche pas les nuances, et l'ouvrage propose une cartographie minutieuse des zones et des sites privilégiés des rencontres vénales : les foires et lieux de loisirs, les parcs et jardins publics (qui sont aussi des lieux de rencontres homosexuelles), les maisons de débauche tenues par des maquerelles célèbres, les « petites maisons galantes » de la périphérie où les aristocrates organisent des « petits soupers » où l'on ne fait pas que manger, etc. Benabou reconstitue la logique à la fois économique et sociale de cette distribution spatiale de la prostitution, qui suggère une hiérarchie progressive entre ses formes les plus sordides et les plus huppées, mais aussi signale les conditions de constitution de la clientèle — « proximité des religieux et des étudiants, animation commerciale »<sup>13</sup>, « les lieux de loisir et de plaisir sont des lieux de racolage »<sup>14</sup> — ou encore révèle les critères sélectifs de l'action policière (« la carte des petites maisons est comme le négatif de la carte des arrestations de prostituées et surtout de celle des maisons de débauche où l'on arrête des ecclésiastiques »<sup>15</sup>).

Deux aspects de cette cartographie méritent plus spécifiquement l'attention. Le premier est la place particulière des guinguettes de la périphérie, qui sont déjà des lieux de loisirs populaires des dimanches et jours de fête. Il s'agit de zones encore largement rurales, dédiées notamment au maraîchage, où le vin est moins cher qu'à Paris et où les prostituées viennent à la fois racoler et faire la fête avec des clients de condition souvent proche de la leur. L'association de la prostitution avec la fête (tant pour les prostituées que pour leurs clients) est ici présente, alors qu'elle est souvent sous-estimée, voire passée sous silence dans les évocations contemporaines à tonalité misérabiliste<sup>16</sup>. Le recours à la prostitution, ici, n'est pas une conduite isolée ; elle prend place dans un ensemble de pratiques hédonistes dont elle est une composante parmi d'autres.

Le second aspect est l'apparition, à partir du milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, de la *promenade* qui trouve une de ses expressions privilégiées sur les Grands Boulevards. Les lieux de spectacle et de loisirs se multiplient dans ces nouveaux axes de déambulation urbaine, par exemple boulevard du Temple, boulevard Saint-Martin ou encore sur les Champs-Élysées, et leur développement s'accompagne comme nécessairement de celui du racolage. Cette pratique de la promenade favorise le brassage social et offre des opportunités de consommation, y compris sexuelle. Elle annonce la figure du flâneur baudelairien, dont Walter Benjamin avait bien souligné qu'elle transforme la ville et la foule en spectacle — « La foule est le voile à travers lequel la ville familière se meut pour

<sup>12</sup> Erica-Marie Benabou, *La Prostitution et la police des mœurs au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 1987, p. 67.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>14</sup> *Ibid.*, p. 196.

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 209.

<sup>16</sup> Les abolitionnistes puritains anglais de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle ne s'y trompaient pas, qui condamnaient fermement les fêtes foraines et autres bals populaires. Sur des formes contemporaines d'association entre fête et prostitution, voir Sébastien Roux, *No money no honey. Économies intimes du tourisme sexuel en Thaïlande*, Paris, La Découverte, 2011.

le flâneur en fantasmagorie »<sup>17</sup> — tout en invitant à la consommation — « Dans la personne du flâneur, l'intelligence se familiarise avec le marché. Elle s'y rend, croyant y faire un tour ; en fait c'est déjà pour trouver preneur »<sup>18</sup>. Pour la prostituée, tout flâneur est un client potentiel, auquel il faut proposer ses services de manière à ce qu'il se laisse tenter — au sens plein du terme.

L'historienne Judith Walkowitz et le géographe Philip Hubbard ont tous deux insisté sur le caractère éminemment genré de cette figure du flâneur, qui ne s'entend qu'au masculin<sup>19</sup>. C'est pour un regard et des désirs d'hommes que la ville devient un spectacle, un objet de fantasmes et un lieu de consommation. La distinction croissante entre le lieu de résidence et le lieu de travail dans les familles bourgeoises accroît le temps consacré par les hommes au déplacement dans la ville — et donc les opportunités de consommation sexuelle — mais assigne la sphère domestique aux femmes, qu'elles ne peuvent légitimement quitter qu'en étant accompagnées d'un homme. De fait, la seule place concédée à la femme seule dans la ville est celle de la prostituée. La police saura tirer les conclusions de ce raisonnement en arrêtant — parfois au prix de tragiques méprises — des femmes déambulant seules dans l'espace urbain qu'elle suspecte d'être des insoumises, *i.e.* des prostituées refusant de se soumettre à l'enregistrement et au contrôle sanitaire<sup>20</sup>.

Nous sommes de fait passés au XIX<sup>e</sup> siècle et à l'emprise d'une conception de la ville comme lieu de toutes les séductions et de toutes les corruptions<sup>21</sup>. Le XIX<sup>e</sup> siècle est à la fois la période la plus riche en débats sur la prostitution et la mieux documentée par les historiens, c'est pourquoi je serai bref. On connaît la célèbre citation de Parent-Duchâtelet : les prostituées seraient selon lui « aussi inévitables, dans une agglomération d'hommes, que les égouts, les voiries et les dépôts d'immondices ». La prostitution a d'emblée à voir avec l'urbanisation croissante, solidaire de l'industrialisation, qui amène nombre d'hommes déracinés à rechercher une satisfaction sexuelle auprès de prostituées qui sont elles aussi, fréquemment, des déracinées<sup>22</sup>. Corbin souligne que sous la monarchie censitaire, « alors que les immigrants s'entassaient dans un cadre urbain traditionnel peu préparé à les accueillir, [la demande prostituante] émanait avant tout d'individus mal intégrés à la société urbaine et obligés de

<sup>17</sup> Walter Benjamin, « Paris, capitale du XIX<sup>e</sup> siècle », in *Écrits français*, Paris, Folio essais, 1991 [1939], p. 389.

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Judith R. Walkowitz, *City of Dreadful Delight*, Londres, Virago, 1992 et Philip Hubbard, *Sex and the City. Geographies of prostitution in the urban West*, Aldershot, Ashgate, 1999, p. 75 et suiv.

<sup>20</sup> Jean-Marc Berlière, *La Police des mœurs sous la III<sup>e</sup> République*, Seuil, Paris, 1992.

<sup>21</sup> Cette représentation est déjà en germe au XVIII<sup>e</sup> siècle, et s'appuie sur l'opposition à la pureté campagnarde : « Les habitants de la ville forment une humanité dégradée. C'est à la fois la cause et la conséquence de la débauche. (...) Partout se dessine le même contraste entre corruption urbaine et pureté agreste », E.-M. Benabou, *op. cit.*, p. 465. Raymond Williams s'est fait l'historien des évolutions de cette opposition entre ville et campagne au sein de la culture anglaise dans *The Country and the City*, Nottingham, Spokesman, 2011 [1973].

<sup>22</sup> « La prostituée inscrite est presque toujours une déracinée », note Alain Corbin qui signale que « le désir d'anonymat » des filles contribue, encore et toujours, à expliquer ce phénomène ; *Les Filles de noce. Misère sexuelle et prostitution au XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Flammarion, 1982 [1978], p. 77-78.

satisfaire au moindre prix leurs besoins sexuels les plus élémentaires »<sup>23</sup> ; plus tard, une telle situation de célibat forcé sera la caractéristique d'une couche de petits employés trop pauvres pour pouvoir espérer fonder un foyer<sup>24</sup>. Mais Corbin signale également que les promesses de plaisirs de la grande ville constituent un puissant attracteur pour les voyageurs : « Pour les étrangers qui séjournent à Paris comme pour les provinciaux venus passer quelques jours dans la capitale, le pèlerinage au bordel est devenu un rite »<sup>25</sup>.

*City of Dreadful Delight*, le livre que Judith Walkowitz a consacré à l'imaginaire londonien du XIX<sup>e</sup> siècle, est tout entier consacré à l'ambivalence des bourgeois de l'ère victorienne à l'égard de la grande ville, à la fois source de répulsion, de fascination et d'excitation<sup>26</sup>. La métropole est décrite dans la littérature comme un labyrinthe d'autant plus sombre, dangereux et séducteur que s'y rassemble la couche des *outcasts*, masse populaire dépendante des fluctuations économiques et volontiers décrite sous les traits de la sauvagerie. Face aux hommes, la femme — et spécialement la femme pauvre — y est considérée à la fois comme en situation de vulnérabilité et comme une source de péril. La figure de la prostituée concentre sur elle tous ces fantasmes, à la fois objet de pitié et de désir tout en suscitant une terreur faite à la fois de souillure physique, de corruption morale et d'indistinction sexuelle et sociale, et on comprend que les crimes de Jack l'éventreur mais aussi le schème mélodramatique de la traite des blanches aient suscité un tel émoi public. De ce point de vue, tant les réglemmentaristes que les abolitionnistes se sont montrés préoccupés d'épurer moralement l'espace public, que ce soit en cantonnant la prostitution dans des lieux clos ou par des campagnes contre les expressions publiques du vice et des actions de « relèvement » des « filles déchues ». La condescendance de genre est ici indissociable de celle de classe, et c'est en tant que représentantes des classes laborieuses perçues certes comme des classes dangereuses mais aussi comme des classes vicieuses que les prostituées ont pu fournir prétexte aux délires pseudo-scientifiques d'un Lombroso.

L'emprise de cet imaginaire fantasmatique urbain ne signifie pas pour autant l'absence de toute prostitution rurale. Corbin en repère certaines formes, tout en soulignant à son tour qu'échappant en grande partie au contrôle des autorités, elle a laissé peu de traces dans les archives. Des prostituées sont ainsi repérées autour des casernes et autres cantonnements militaires où résident de forts viviers de clients ; à la différence de celles des grandes agglomérations, ce sont souvent des jeunes villageoises des environs, accueillies notamment dans des débits de boisson. Les campagnes accueillent par ailleurs, et comme au Moyen Âge, des prostituées nomades, « “rôdeuses de foires et de marchés”, telles certaines filles de baladins, qui se vendent aux paysans dans un pré ou au coin d'un bois »<sup>27</sup>. Cette itinérance caractérise également la clientèle des ouvriers

---

<sup>23</sup> *Ibid.*, p. 275.

<sup>24</sup> *Ibid.*, p. 292. Pour une critique de ce fonctionnalisme étroit, cf. Lilian Mathieu, « Le fantasme de la prostituée dans le désir masculin », *Panoramiques*, n° 34, 1998, p. 72-79.

<sup>25</sup> A. Corbin, *op. cit.*, p. 98.

<sup>26</sup> J. Walkowitz, *op. cit.*

<sup>27</sup> A. Corbin, *op. cit.*, p. 224.



travaillant sur de grands chantiers (de canaux ou de chemins de fer) ou requis dans les sites industriels naissants, que leur isolement familial ou leur célibat conduiraient à la sexualité mercantile.

Je vais arrêter là ce panorama historique. Il ne m'intéresse pas en lui-même — une nouvelle fois je ne suis pas historien — mais surtout par les continuités et les contrastes qu'il présente en regard de la situation contemporaine.

Première continuité, et qui prend un sens particulier à l'heure actuelle, le lien entre prostitution et mobilité. Les différents auteurs que j'ai cités constatent, chacun pour leur période, que les prostituées sont en majorité des migrantes. Certes, les échelles sont variables car dépendantes des conditions de déplacement, et il s'agit souvent — mais pas exclusivement — de migration d'une région à l'autre, au mieux d'un pays frontalier à la France. Mais on n'en remarque pas moins que rares sont les femmes à exercer leur activité là où elles sont nées. Une première explication est que c'est la nécessité économique qui pousse ces femmes à migrer, l'insuffisance des moyens de subsistance les poussant à chercher un avenir meilleur ailleurs, spécialement dans la grande ville supposée offrir de meilleures opportunités de travail. Le parallèle avec les migrations prostitutionnelles contemporaines est évident et ne mérite pas de longs commentaires.

Ce raisonnement qui associe détresse économique, migration et prostitution est certainement fondé mais il mérite d'être complexifié pour ne pas relever d'un déterminisme économique réducteur. Ce que montrent les différents auteurs, c'est aussi que ces jeunes femmes ont souvent été séduites puis abandonnées après une fugue, notamment lors de la découverte d'une grossesse. Elles ont essayé d'échapper à une condition familiale qu'elles ressentaient comme étroite et contraignante mais elles ont payé cher cette prise de liberté. Ces jeunes femmes ont aussi fréquemment trouvé un emploi en ville — de couturière, de domestique, de vendeuse, etc. — mais généralement sous-qualifié et sous-payé. Cet emploi ne leur permet pas de vivre dignement ou, pour les plus ambitieuses, d'atteindre le niveau de vie souhaité, et elles se saisissent des opportunités prostitutionnelles qui se présentent à elles pour compléter leurs revenus. Dans cette optique, la prostitution n'est pas nécessairement exercée sur le mode du « métier » mais plutôt comme une activité rémunératrice informelle, à laquelle il n'y a pas de réelle identification. Cette identification à la prostitution est d'autant moins présente que celle-ci est stigmatisée. Comme je l'ai signalé, la migration tient aussi à ce stigmate : on préfère l'exercer à distance de là où résident encore les proches et les parents, dans l'anonymat de la grande ville. La situation des Chinoises qui se prostituent aujourd'hui à Paris, telle qu'elle a été étudiée par Florence Lévy et Marylène Lieber, correspond de très près à cette situation<sup>28</sup>.

La mobilité ne caractérise pas que les femmes prostituées mais également leurs clients. Là aussi les auteurs convergent pour associer recours à la prostitution et itinérance : les commerçants allant de foire en foire, les ruraux se

---

<sup>28</sup> Florence Lévy, Marylène Lieber, « La sexualité comme ressource migratoire. Les Chinoises du Nord à Paris », *Revue française de sociologie*, vol. 50, n° 4, 2009, p. 719-746.

rendant au marché, les travailleurs saisonniers, les soldats en campagne, les migrants, etc. fournissent un contingent majeur de clients. Par suite, la prostitution s'installe en bordure des voies de passage et autres axes de circulation. Si la prostitution est urbaine, cette localisation n'a rien de statique. C'est en tant que la ville est lieu de circulation, de passage — y compris sous les formes de la flânerie et de la promenade — qu'elle favorise ou appelle la prostitution. Du coup, son inscription urbaine suit en partie l'évolution des voies et des moyens de transports. Lorsque le mode piétonnier n'est plus le mode dominant de déambulation dans la cité, la prostitution quitte les petites ruelles de ses quartiers historiques pour s'installer sur les grands axes de circulation automobile. Ce fut le cas à Lyon, de manière progressive, à partir des années 1960-70, spécialement à partir de la fermeture des derniers hôtels de passe du centre historique. Ces éléments de confort étant devenus inaccessibles et la clientèle circulant désormais majoritairement dans des véhicules offrant eux-mêmes un cadre de réalisation des passes, la prostitution s'est déplacée vers les grands axes. Mais elle a acquis ce faisant une nouvelle visibilité, toutefois tempérée par sa dimension essentiellement nocturne. Si, dans les années 1990, la prostitution s'affichait sur ces grandes voies de circulation lyonnaises que sont les quais du Rhône, ce n'était pas avant 23 heures. Évidemment, la situation a changé quand, au début des années 2000, de jeunes migrantes se sont installées au même endroit en plein après-midi.

Je ne vais pas m'étendre sur la nouvelle politisation qu'a connue le thème de la prostitution à partir du début des années 2000, et qui a trouvé une expression dans la réintroduction du délit de racolage passif dans la loi sur la sécurité intérieure de 2003 et qui connaît actuellement un prolongement dans le débat sur la pénalisation des clients. Je renvoie à mon article dans *Actes de la recherche en sciences sociales* pour le détail de ce processus<sup>29</sup>. Je voudrais simplement souligner combien les différentes politiques actuellement mises en œuvre ou envisagées convergent, malgré tout ce qui les sépare, vers des enjeux d'éradication spatiale de la prostitution<sup>30</sup>, et cela à deux niveaux. Au niveau national tout d'abord, puisqu'il s'agit d'organiser l'éloignement des migrantes indésirables, selon des modalités plus ou moins coercitives ou compassionnelles mais généralement en invoquant le fait qu'elles seraient victimes de traite des êtres humains pour justifier leur renvoi dans leur pays d'origine. Au niveau urbain, ensuite, puisque tant la sanction policière du racolage que celle des clients ont pour effet de déplacer la rencontre prostitutionnelle là où elle n'est pas susceptible d'être constatée par les forces de l'ordre, c'est-à-dire dans des zones périphériques, faiblement peuplées en riverains (ou peuplées en riverains peu à même de faire entendre une protestation politiquement audible) : banlieues dépeuplées, zones industrielles, échangeurs routiers, etc. Ce sont des lieux de passage, certes, où elles peuvent et de longue date rencontrer des clients

---

<sup>29</sup> Lilian Mathieu, « Genèse et logiques des politiques de prostitution en France », *Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 198, 2013, p. 4-21.

<sup>30</sup> Sur ces convergences, cf. Lilian Mathieu, « Invisibiliser et éloigner : quelques tendances des politiques de la prostitution », *Regards croisés sur l'économie*, n° 15, 2014, p. 290-301.

itinérants mais aussi des sites isolés où elles sont davantage à la merci des agresseurs. Ces installations périurbaines sont d'ailleurs souvent précaires, puisque les villes ou les quartiers de banlieue mécontents de recevoir les prostituées chassées des grands centres urbains n'ont de cesse de les déloger à leur tour. Le cas de Lyon et de ses villes limitrophes est là aussi tout à fait exemplaire.

Dans certaines zones urbaines, cette logique répressive s'est faite tellement pressante que les prostituées ont dû quitter cet espace devenu comme naturel pour elles qu'est la ville pour partir en zone rurale. Bien sûr, c'est de longue date que les bordures de routes nationales ou départementales, voire certains chemins de campagne, accueillent des camionnettes mais le phénomène s'est considérablement étendu ces dernières années. Ce sont aussi des parcs et forêts qui accueillent de manière croissante des rencontres sexuelles vénales, avec des prostituées qui installent de pauvres abris dans les sous-bois pour donner à leur activité un minimum de confort et de discrétion — des sous-bois où, d'ailleurs, elles rencontrent parfois d'autres « exclus », des SDF eux aussi chassés des villes qui y ont construit leurs pauvres baraques.

En bref, l'évolution des normativités sexuelles, les logiques de gentrification des anciens quartiers centraux, les politiques de moralisation d'espaces urbains réservés à la consommation familiale, la prédominance d'un traitement policier des problèmes sociaux, etc., produisent une éviction par ruralisation de la prostitution. Pour le dire vite, indésirable dans le cadre urbain, la prostitution tend à se replier sur le monde rural. Il s'agit certes d'un rural bien particulier, pas tant celui, vaguement bucolique, des plaisirs champêtres évoqués par certains des auteurs que j'ai cités, que celui, plutôt sordide, défini par la pauvreté de la vie sociale dans des lieux de passage ou d'évitement. À ce titre, cette ruralisation relève davantage des formes contemporaines de la relégation sociale que d'une quelconque distance à la modernité. Le phénomène n'est pas totalement nouveau, je l'ai dit, puisque la présence de la prostitution sur les axes de circulation voire à proximité des petites agglomérations rurales est une réalité ancienne. Mais son développement récent me semble révélateur d'une transformation significative de la prostitution et de ses modes de problématisation politique et sociale. Il est sans doute également significatif d'une exacerbation des rapports entre l'urbain et le rural.